

Opinion



D.R. Sahasranshu Dash

Chercheur associé à l'International Centre for Applied Ethics and Public Affairs (*)

■ En 1978, à la veille de la révolution, Michel Foucault s'est rendu en Iran, se posant en interprète d'une rupture historique. Sa propension à excuser, au nom d'un sentiment anti-occidental, des formes de cruauté qui seraient condamnées sans équivoque ailleurs demeure actuelle.

plus profonde. En faisant du pouvoir la catégorie centrale de l'analyse, il tend à en faire une réalité suspecte en tant que telle, tandis que la résistance acquiert une valeur morale implicite. Il en résulte une inversion où la marginalité est associée à l'authenticité, indépendamment des finalités poursuivies.

À cet égard, sa position peut être lue comme une inversion des problématiques associées à Nietzsche: là où celui-ci interroge les cadres moraux qui élèvent la faiblesse au rang de vertu, l'analyse foucauldienne tend à suspendre le jugement normatif au profit d'une suspicion généralisée à l'égard du pouvoir, valorisant l'"opprimé" en tant que tel, indépendamment des formes concrètes de domination qu'il peut lui-même produire.

L'anti-occidentalisme auquel Foucault est confronté doit être compris dans cette perspective. Il ne s'agit pas seulement d'une opposition à la domination, mais d'un rejet du cadre intellectuel qui permet de la penser. Ce qui apparaît comme une critique radicale devient ainsi une forme de désarmement intellectuel, en privant la critique de ses propres critères de validité.

Cette dynamique découle directement de ce cadre analytique. En valorisant la résistance en tant que telle et en suspendant tout jugement normatif, elle ouvre la voie à une certaine indulgence envers les mouvements définis avant tout par leur opposition aux

structures de pouvoir en place. Ces mouvements ont souvent suscité une sympathie intellectuelle disproportionnée, conduisant à une minimisation, voire à un déni, de la violence des régimes qu'ils ont instaurés.

Le génocide perpétré par les Khmers rouges au Cambodge en est l'exemple extrême; mais une indulgence comparable a entouré d'autres expériences post-révolutionnaires, notamment le mouvement sandiniste. L'enjeu n'est pas simplement une erreur d'appréciation, mais une propension à excuser, au nom d'un sentiment anti-occidental, des formes de cruauté qui seraient condamnées sans équivoque ailleurs – une dynamique dont l'indulgence de Foucault envers la révolution iranienne offre une illustration précoce.

La leçon demeure actuelle. Rejeter l'héritage institutionnel et intellectuel du libéralisme, ce n'est pas seulement contester des pratiques historiques; c'est renoncer au cadre dans lequel des notions comme la liberté, l'égalité et la responsabilité peuvent être formulées. Sans ce cadre, la critique du pouvoir perd son point d'appui.

Une théorie incapable de distinguer entre les formes de pouvoir, ou entre leurs justifications, ne radicalise pas la politique. Elle la rend inintelligible, et, ce faisant, incapable de fonder une critique cohérente de la domination.

→ (*) Organisation de recherche indépendante basée à Sheffield (Royaume-Uni)

CHRONIQUE

Sous l'œil de Robert Doisneau

■ À Liège, une exposition rappelle une époque d'insouciance retrouvée après la guerre. Aujourd'hui, le progrès semble davantage nourrir l'angoisse que l'optimisme.



Xavier Zeegers

xavier.zeegers@skynet.be

La superbe exposition consacrée à l'œuvre de Robert Doisneau (à la Boverie, à Liège, jusqu'au 19 avril) est un régal surtout les clichés de l'après Seconde guerre mondiale au temps où des gamins taquins s'ébrouaient loin de tout écran, en plein air, dans des friches pleines de ruines ou une cour d'école autour d'un surveillant débonnaire; tels des moineaux frétilants d'énergie positive. Et cela sans drogue, sans réseaux sociaux ni agressivité, la paix retrouvée. Leurs parents redevenus optimistes ne s'inquiétaient pas, même si les enfants rentraient tardivement car que pouvait-il désormais nous arriver sans la Gestapo? Les autoroutes étaient rares et fluides, les villages paisibles, les policiers débonnaires et les églises pleines. Une époque bénie? Non, n'idéalisons pas.

C'était "juste" la fin d'un climat étouffant, d'une déshérence couplée à une angoisse permanente pendant cinq ans. Tels des plantes neuves la prospérité et les progrès scientifiques, notamment médicaux – la pénicilline – chassèrent enfin les nuages noirs.

La chappe de plomb disparue fit que la démographie s'emballa, les familles nombreuses enjoignant l'optimisme retrouvé, et l'espoir de vie décolla durant une période longtemps tonique, celle que l'économiste Jean Fourastié nomma "*Les trente glorieuses*". Soit un mélange de relative stabilité politique couplée à une prospérité économique s'étalant des années septante jusqu'au siècle présent, puis celle, actuelle, du désarroi envers un progrès qui ne va plus de soi comme jadis, étant devenu lui-même une source d'angoisse: pourquoi faire et comment le maîtriser? Le pérenniser?

Le succès de... "1984"

Le désarroi actuel ne vient plus du seul ressort des satrapes criminels corrompus au pouvoir, dont l'Histoire regorge, mais du déclin de l'optimisme du fait de l'émergence de technologies plombant l'ambiance, tuant le plein-emploi, et entraînant un contrôle collectif oppressant, celui du fichage individuel et de l'enfermement totalitaire. Ira-t-on, comme en Chine, et au nom de la sainte croissance, vers une servilité volontaire?

Ce n'est pas un hasard si Orwell redevient une référence dès qu'il s'agit d'évoquer la

crainte d'un monde pervers qu'il anticipa dans son chef-d'œuvre, 1984, suggérant que la démocratie puisse n'être qu'une expérience fragile, limitée à la fois dans l'espace et le temps. Si l'Histoire avance en bégayant, d'où viendra le souffle du vrai progrès?

Récemment encore flottait dans l'air le concept de la sobriété heureuse de Pierre Rabhi avec son engagement pour une agroécologie liée à une éthique de vie que nous semblions adouber largement, vu sa popularité stratosphérique. Vivre en harmonie avec la nature sans dépendre des prescripteurs agro-alimentaires "*pour faire de chaque ferme une fontaine de savoir et de créativité*" via une éthique de vie symbolisée par le modeste colibri. Il fait ce qu'il peut avec ses faibles moyens avec une telle abnégation "*que l'intelligence de la vie puisse éclairer les humains*"⁽¹⁾ mais ce rêve irénique semble encore une douce illusion... envolée! Il fut invité à tenter l'expérience au Burkina Fasso, où aujourd'hui des satrapes militaires règnent impunément...

L'avidité, source de tous les maux

Un autre disparu récent connu aussi à juste titre sa période populaire, considéré comme un sage prometteur: le pape François. Je ne partageais pas sa foi, axée sur le sacrifice volontaire d'un homme juste mais torturé et assassiné sur une croix, supplice abominable qui dépasse mon entendement, mais je souscrivis à ce qu'il a dit, fraîchement élu, en septembre 2013: "*Ceux qui veulent amasser des richesses tombent dans la tentation, dans les pièges d'une foule de convoitises insensées et futiles qui plongent les hommes dans la ruine et la perte. L'avidité est la source de tous les maux. Pris par le désir de posséder l'exorbitant pouvoir de l'argent, l'Homme se détourne du bonheur et inflige aux autres de nombreux tourments.*" À cela je souscrivis plus que jamais.

Mais je crains que beaucoup restent sourds à ce message disant que la rime la plus riche est celle qui associe cupidité et stupidité. C'est pourtant évident il me semble!

→ (1) Pierre Rabhi, "L'agroécologie, une éthique de vie", entretien avec Jacques Caplat, 2018, Babel essai.